

ARCHIVIO ANTROPOLOGICO MEDITERRANEO

anno XVII (2014), n. 16 (1)
ISSN 2038-3215



ARCHIVIO ANTROPOLOGICO MEDITERRANEO on line

anno XVII (2014), n. 16 (1)

SEMESTRALE DI SCIENZE UMANE

ISSN 2038-3215

Università degli Studi di Palermo
Dipartimento 'Culture e Società'
Sezione di Scienze umane, sociali e politiche

Direttore responsabile
GABRIELLA D'AGOSTINO

Comitato di redazione
SERGIO BONANZINGA, IGNAZIO E. BUTTITTA, GABRIELLA D'AGOSTINO, FERDINANDO FAVA, VINCENZO MATERA,
MATTEO MESCHIARI

Segreteria di redazione
DANIELA BONANNO, ALESSANDRO MANCUSO, ROSARIO PERRICONE, DAVIDE PORPORATO (*website*)

Impaginazione
ALBERTO MUSCO

Comitato scientifico

MARLÈNE ALBERT-LLORCA
Département de sociologie-ethnologie, Université de Toulouse 2-Le Mirail, France
ANTONIO ARIÑO VILLARROYA
Department of Sociology and Social Anthropology, University of Valencia, Spain
ANTONINO BUTTITTA
Università degli Studi di Palermo, Italy
IAIN CHAMBERS
Dipartimento di Studi Umani e Sociali, Università degli Studi di Napoli «L'Orientale», Italy
ALBERTO M. CIRESE (†)
Università degli Studi di Roma «La Sapienza», Italy
JEFFREY E. COLE
Department of Anthropology, Connecticut College, USA
JOÃO DE PINA-CABRAL
Institute of Social Sciences, University of Lisbon, Portugal
ALESSANDRO DURANTI
UCLA, Los Angeles, USA
KEVIN DWYER
Columbia University, New York, USA
DAVID D. GILMORE
Department of Anthropology, Stony Brook University, NY, USA
JOSÉ ANTONIO GONZÁLEZ ALCANTUD
University of Granada, Spain
ULF HANNERZ
Department of Social Anthropology, Stockholm University, Sweden
MOHAMED KERROU
Département des Sciences Politiques, Université de Tunis El Manar, Tunisia
MONDHER KILANI
Laboratoire d'Anthropologie Culturelle et Sociale, Université de Lausanne, Suisse
PETER LOIZOS
London School of Economics & Political Science, UK
ABDERRAHMANE MOUSSAOUI
Université de Provence, IDEMEC-CNRS, France
HASSAN RACHIK
University of Hassan II, Casablanca, Morocco
JANE SCHNEIDER
Ph. D. Program in Anthropology, Graduate Center, City University of New York, USA
PETER SCHNEIDER
Department of Sociology and Anthropology, Fordham University, USA
PAUL STOLLER
West Chester University, USA



UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI PALERMO
Dipartimento 'Culture e Società'
Sezione di Scienze umane, sociali e politiche



fondazione ignazio buttitta

Ragionare

5 Alessandro Mancuso, *L'animismo rivisitato e i dibattiti sulle 'ontologie indigene'*,

31 Ferdinando Fava, *La scatola nera dello stigma*

Ricerca

45 Federica Tarabusi, *Politiche dell'accoglienza, pratiche della differenza. Servizi e migrazioni sotto la lente delle politiche pubbliche*

63 Concetta Russo, *Curare l'identità. Psicoterapia e apprendimento in un Centro di Salute Mentale all'Havana*

73 Fabrizio Cacciatore, *Lo sviluppo dei movimenti per i diritti degli imazighen in Marocco e in Algeria*

87 Piera Rossetto, *Juifs de Libye: notes pour une «cartographie» des lieux migratoires*

Documentare

101 Sebastiano Mannia, "Allouì? Mezus mortu mortu!" *Processi indentitari, retoriche del passato e mercato culturale in Sardegna*

113 Sergio Bonanzinga, *Riti musicali del cordoglio in Sicilia*

157 Vincenzo Ciminello, *Paesaggi sonori della penitenza in Sicilia*

167 Leggere - Vedere - Ascoltare

179 Abstracts

Piera Rossetto

Juifs de Libye : notes pour une « cartographie » des lieux migratoires

Cette nuit, le vent est plus fort que d'habitude, et la mer offre d'invisibles cristaux de sel à ma barbe. J'allume une autre cigarette: trente années sont passées, et prendre l'avion de nuit est encore une fuite. J'essaie de bondir de mer mes poumons, mes oreilles, mon nez : je respire profondément, en retenant l'air aussi longtemps que possible, j'essaie de me libérer des odeurs et des bruits.

(Magiar 2003 : 269)

Introduction

En décembre 2011, je collaborai à l'organisation à Venise d'un séminaire autour de différentes questions liées à l'héritage colonial italien en Libye¹. Parmi les participants, il y avait un monsieur né en Libye d'une famille italienne et forcé à quitter le pays en 1970. Quelques jours après le séminaire, il m'envoya un courriel. À en juger par ses mots, les interventions l'avaient profondément touché et replongé dans sa propre histoire, à la fois personnelle et collective. Dans le courriel, il m'écrivait : « Nous nous sommes liés d'amitié, Italiens, Juifs, Maltais, Grecs et Arabes. La Libye est ma terre, je suis un *wald al balad*, un fils du Pays, ainsi que nous appellent les Libyens eux-mêmes ; c'est ainsi que je me sens, même si l'individu qui vient d'être brutalement destitué ne nous a laissé qu'une histoire, nous privant de notre géographie ».

Si je rapporte cette anecdote, ce n'est pas dans l'idée d'aborder l'ensemble des questions soulevées par ce message, mais parce que ces quelques lignes me paraissent souligner très efficacement le noyau thématique de mon propos : le lien inextricable entre histoire et géographie, entre expérience du temps et de l'espace, ou mieux de temps et d'espaces, éléments constitutifs de l'expérience migratoire – l'expérience diasporique juive n'échappant pas à ces mêmes dynamiques. De fait, je voudrais proposer ici une sorte de « cartographie des lieux migratoires de la diaspora juive libyenne », construite à partir de l'imbrication entre éléments géographiques, symbo-

liques et relationnels, tels qu'ils sont évoqués dans les entretiens et les récits de vie que j'ai pu recueillir auprès de Juifs de Libye².

Mes propos s'inscrivent, il me semble nécessaire de le préciser, dans le cadre de ma thèse de doctorat, encore en progrès au moment où je les écris³. Ma recherche vise à interroger les processus de reconstructions identitaires et de mémoires partagées (ou présumées telles) de la diaspora juive libyenne. La démarche est comparative (entre Israël et l'Italie) et le cadre historique de référence court de 1948 à nos jours. Il s'agit d'une recherche qui se base principalement sur des récits de vie, mais qui s'appuie aussi sur d'autres sources⁴. Une importance particulière est donnée à la perception subjective des événements qui déterminèrent le départ de Libye, mais aussi aux conditions d'arrivée et d'installation dans le nouveau pays d'accueil.

Dans cet article, je voudrais donner quelques aperçus de mon étude, qui entend contribuer à l'enrichissement du débat sur les migrations juives de Libye, un sujet qui est resté à l'écart dans les études sur les Juifs d'Afrique du Nord. Il faut d'abord rappeler que l'histoire des communautés juives-libyennes n'a pas été traitée avec la même ampleur que d'autres communautés ressortissantes de l'Afrique du Nord ou du Moyen Orient (Attal 2010). À ce constat, on pourrait ajouter avec Haim Saadoun (2007) que des aspects entiers de la vie des Juifs de Libye attendent d'être approfondis. Aux exemples cités par Saadoun⁵, qui sont centrés essentiellement sur les Juifs en terre de Libye, ma recherche ajoute un questionnement sur la mémoire de ces mêmes sujets, dans les temps et les espaces/lieux de l'« après départ », et ce dans une perspective anthropologique comparative.

Une précision s'impose par rapport à mon usage des mots « carte » et « cartographie », que j'avoue d'emblée surtout métaphorique. Si la carte représente un instrument apte à retracer son propre parcours migratoire (Briani 2012), ou les espaces complexes du quotidien (Roeskens 2009) ce n'est pas dans ce sens-là que je la mobilise : il ne s'agit pas ici de demander à mes interlocuteurs de produire un plan de leur maison ou de leur ville et de laisser les

souvenirs s'écouler des signes qu'ils marquent sur un papier. Il ne s'agit pas même de construire une carte pour géolocaliser ou donner une organisation systématique aux informations recueillies (Chételat 2013).

La carte telle que je l'envisage incarne ma progressive appréhension du fait juif-libyen dans son parcours migratoire comme il m'est transmis au cours des entretiens, au fil des récits, au moment des rencontres. Métaphoriquement, elle « incarne » (*embodiment*) mon cheminement dans l'espace de la diaspora juive-libyenne, une sorte de « *diary of the streets I walk* » (Sohei Nishino sur le projet *Diorama Map London* [2010]⁶ dans Roberts 2012 : 6), ces « rues » étant les mémoires, les émotions et les perceptions de mes interlocuteurs. Dans ce sens de progression et de cheminement, la carte que je propose rejoint l'idée d'une cartographie « en tant que processus » (Caquard 2014 : 2), démarche propre à la *post-representational cartography*. Bien qu'il existe des approches qui essayent de rendre compte cartographiquement des données qualitatives d'un terrain (Olmedo 2011), ma carte des lieux migratoires des juifs de Libye reste, au moins pour l'instant, essentiellement métaphorique⁷.

Dans un premier temps, je dessinerai les coordonnées qui définissent les contours historiques et méthodologiques de ma contribution, en affirmant la nécessité d'en élargir le cadre de référence afin d'envisager les phénomènes de porosité, d'hybridation et d'appartenances multiples qui caractérisent l'histoire des Juifs de Libye. Dans un second temps, j'essaierai de situer de premiers points sur la carte en tenant compte, en première instance, de la polarité entre le concept d'espace, neutre et géométrique, et celui de lieu, doté de sens et habité par des relations sociales. Je chercherai ainsi à éclairer comment l'expérience multisensorielle est profondément impliquée dans la construction des lieux et dans le processus de remémoration. Une troisième partie, enfin, soulignera comment, à côté des lieux évoqués par les sens et des différentes reconstructions possibles, on trouve des 'lieux de parole' où il est possible d'évoquer une partie du parcours qu'on a fait. Il s'agira d'examiner le cas d'une activité collective qui s'est déroulée à Rome en 2012 et qui marque un autre point sur la cartographie de la diaspora juive-libyenne.

Les coordonnées cartographiques : cadre historique et méthodologie d'analyse

La période historique dans laquelle s'inscrit l'expérience migratoire juive-libyenne que je considère, court de 1948 à nos jours et se caractérise par un progressif effacement des communautés juives

dans l'ensemble des pays de l'Afrique du Nord et du Moyen Orient. Pour ce qui concerne les territoires de la Libye contemporaine, deux principales vagues migratoires ont mis fin à la présence juive en Libye dans la deuxième moitié du XX siècle. De 1948 à 1952, une première vague de départ vers Israël concerna 30.000 Juifs de Lybie, sur une population totale de 36.000 Juifs. À ce moment-là, des processus historiques très importants se déroulaient : du côté de la Libye, on se situait entre la fin de la présence des troupes britanniques sur le territoire libyen et la proclamation de l'Indépendance ou plutôt la création du Royaume de Libye, réunissant, sous le roi Idris, les différentes composantes historiques et sociales du pays : la Tripolitaine, la Cyrénaïque et le Fezzan (Khadduri 1967 ; Martel 1991 ; Vanderwelle 2006 ; Baldinetti 2010) ; du côté israélien, on était au lendemain de la proclamation de l'État d'Israël (15 mai 1948), entre le déclenchement de la guerre arabo-israélienne et les nombreuses vagues migratoires de Juifs européens et de Juifs de pays arabes qui, en l'espace de quelques années, doublèrent le nombre de la population juive installée en Israël (Hacohen 2003). Une deuxième vague migratoire eut ensuite lieu en 1967. Suite au déclenchement de la guerre des Six Jours entre Israël et les pays arabes et aux violentes émeutes qui suivirent, presque tous les Juifs de Libye quittèrent le pays en masse en direction de l'Italie (environ 6.000 personnes). La moitié d'entre eux poursuivit la trajectoire vers Israël, l'autre moitié s'installa principalement à Rome et représenterait aujourd'hui – mais les données statistiques sont difficiles à vérifier – presque un tiers de la communauté juive de Rome (De Felice 1978 ; Roumani 2008).

La dispersion spatiale des communautés juives-libyennes à l'époque contemporaine couvre, en réalité, différents pays d'installation : Israël, Italie, Angleterre mais aussi États-Unis, Canada, France, Australie. Pourtant, c'est en Israël et en Italie que les Juifs de Libye se sont installés pour la plupart, tandis que le choix d'autres pays peut être considéré comme véritablement minoritaire.

Cette dernière remarque, à savoir le fait que les Juifs de Libye se sont installés majoritairement en Israël et en Italie, peut nous conduire à dire, avec Nancy Green, que nous sommes dans le cas d'une communauté dispersée sur deux territoires et donc à considérer le modèle de la « comparaison divergente » comme un possible modèle interprétatif de ce cas particulier d'émigration (Green 2002). L'adoption de cette démarche, que j'assume comme choix méthodologique, comporte plusieurs conséquences, dont il sera question lors d'une discussion d'ensemble de ma recherche et de ses résultats. Je crois néanmoins important d'en énoncer au moins

quelques aspects dans le cadre de cet article, afin de situer mon analyse et mon positionnement.

Selon Green, adopter la démarche de la comparaison divergente signifie « poser autrement les questions de tradition et d'adaptation, de culture et de structure » et en situer l'explication « plutôt dans le pays d'arrivée » (Green 2002 : 31). Ce point d'observation permettrait, continue l'historienne, d'« évaluer l'importance relative du bagage importé ou de conditions trouvées sur place » (*ibid.*). Par cette perspective, il devient dès lors possible de mettre en lumière les différenciations entre les migrants par rapport au « bagage emporté » et donc, ajouterais-je, par rapport à tout type de diversité qu'ils ont amenée avec eux et qui les constituent dans leur subjectivité et intersubjectivité. Étudier les Juifs de Libye entre Israël et l'Italie signifie ainsi considérer dans une perspective comparative le poids des éléments qui ont déterminé leur parcours migratoire : appartenance sociale, capital humain et culturel, trajectoires familiales et réseaux d'appui.

En adoptant cette démarche, j'entends contribuer à complexifier la notion même de « *Libyan Jewry* » (Goldberg 2012), en ligne avec une perspective socio-anthropologique qui considère le « fait juif » au pluriel, dans le sens de la mise en avant des manières plurielles « de se dire juif, d'être juif et de vivre son judaïsme ou sa judéité, c'est-à-dire de se référer à cet univers de sens qui ne se résume jamais par une seule et unique dimension, spirituelle, culturelle ou historique » (Bordes-Benayoun 2014).

L'adoption de l'approche suggérée par Green comporte deux autres conséquences. D'un côté, elle nous permet de mettre en question une certaine pratique d'« hégématisation du fait juif », conçue comme une conséquence ou une dérive du processus de négation du contexte socio-culturel d'origine, pratique qui tend à affirmer « une sorte d'essentialisation de la culture juive que l'on conçoit comme si elle avait été fixée une fois pour toutes, en un lieu et un temps précis et n'était pas le résultat de 'contaminations' continues » (Trevisan Semi 2014). D'un autre côté, cette démarche nous conduit à mettre en avant la complexité des phénomènes historiques, politiques, sociaux et culturels qui, comme on vient de le rappeler ont intéressé toutes les sociétés de l'Afrique du Nord et du Moyen Orient pendant la période que l'on considère. Ainsi, la fin de la présence juive en Libye et, plus généralement, l'effacement des communautés juives du monde musulman, ne représente pas un fait isolé du contexte dans lequel il s'est produit. Comme le soulignent Abécassis et Faü (Abécassis, Faü 2011), on assiste plutôt à « un reflux de formes séculaires de cohabitation interconfessionnelle [...]

contemporaine de véritables lames de fond ayant affecté ces sociétés [...]. Pour tous, juifs, musulmans ou chrétiens, l'entrée dans la modernité a été payée au prix fort d'une rupture radicale avec le passé, suscitant des mobilités nouvelles, massives et plus lointaines, s'accompagnant d'une porosité plus grande des statuts personnels et d'une réinvention de traditions » (Abécassis, Faü 2011, 840).

Une dernière remarque s'impose par rapport au choix des récits recueillis. D'autres études menées sur les communautés juives ressortissantes du monde arabe et musulman ont par ailleurs montré comment l'imbrication de multiples récits personnels, recueillis auprès de Juifs comme de non-Juifs, à propos du départ des Juifs de ces pays, se révèle une démarche efficace, en contribuant à une construction stratifiée et nuancée de mémoire et de représentations liées aux événements en question (Trevisan Semi, Sekkat Hatimi 2011 ; Trevisan Semi, Rossetto 2012). Tout en étant consciente de la richesse de cette approche, mais en même temps aussi de la difficulté de mener un terrain en Libye, ma thèse se limite à l'analyse de récits produits exclusivement par des Juifs. En plus, pour ce qui concerne cette contribution, je me fonderai exclusivement sur des propos recueillis auprès de Juifs libyens émigrés et installés en Italie pendant la deuxième grande vague migratoire (après 1967).

Par rapport à mon objectif de dessiner une « carte des lieux migratoires » des Juifs de Libye, le cadre historique et la méthodologie d'analyse que je viens d'introduire font fonction de contours pour la carte même. De quelque manière, ils représentent de premières « coordonnées cartographiques » qui encadrent l'espace d'une partie de mon ethnographie. Mais quels lieux convient-il de situer sur cette carte ? Selon quels critères les choisir parmi les multiples espaces évoqués dans les entretiens et sur le terrain ? La partie suivante tente répondre à ces questions, en éclairant tout d'abord ma position par rapport au langage géographique mobilisé dans mes propos.

Lieux, sens et reconstructions

Si l'on veut construire une carte des lieux migratoires des Juifs de Libye, il est fondamental de tenir compte de la polarité entre l'espace neutre et géométrique où des flux quantitatifs d'êtres humains se déplacent, et les lieux conçus comme des points denses, auxquels on attribue des valeurs, des perceptions personnelles, des projections identitaires, des expériences émotionnelles. Ce sont ces derniers, les lieux comme points denses, que ma carte propose de cartographier. La construction de ces

« points denses » à travers l'expérience sensorielle, et la relation entre sens et processus de remémoration sont les questions auxquelles va toucher cette partie de mon article.

Mon usage du lexique géographique est principalement métaphorique. Il s'agit d'utiliser les mots de la géographie et de la cartographie dans un sens créatif, évocateur et heuristique, un usage de plus en plus répandu suite au « tournant spatial » des disciplines humaines et sociales (Warf, Arias 2009). Les études juives n'ont pas échappé à ce tournant (Fonrobert 2009) et l'espace du lieu dans l'expérience juive fait l'objet de plus en plus de colloques aussi bien que d'ouvrages (Mann 2006 ; Brauch *et al.* 2008 ; Mann 2012 ; Azria 2013). L'anthropologie s'est toujours intéressée aux dimensions spatiales des croyances et pratiques culturelles (Paul-Lévy et Segaud 1983 ; Lawrence et Low 1990) ; elle continue à s'interroger sur son positionnement par rapport à l'espace, en tant que composante essentielle de la théorie socioculturelle (Low, Lawrence-Zúñiga 2003).

Mon usage du lexique géographique se situe donc au croisement de ces différentes disciplines. Dans l'hétérogénéité de leur perspectives, elles continuent à s'interroger autour du lieu, un concept qui a émergé pendant les années 1970 comme concept-clé de la géographie culturelle humaniste (Tuan 1977 ; Sanguin 1981). Pour ce qui concerne cette discipline, on assiste aujourd'hui à un phénomène de retour du lieu (Agnew 2011), qui avait été marginalisé en faveur de l'espace, concept fort pour l'interprétation socio-économique de la société globalisée et néo-libérale. Le retour du lieu et du « soi-géographique » au centre du débat (Antonsich 2010 ; Lewicka 2011), nous rappelle le rôle fondateur joué par Yi Fu Tuan dans la construction de la notion d'espace-lieu et fonde le choix de revenir à ses propos dans ma construction de la carte migratoire des juifs de Libye.

Comme nous le rappelle le géographe Yi Fu Tuan, c'est le lien que l'on met en place avec le lieu qui le transforme d'espace en lieu: « When space feels thoroughly familiar to us, it has become place » (Tuan 1977 : 73). Ce qui au début nous apparaît comme un « espace » indifférencié, continue Tuan, devient un 'lieu' au fur et à mesure qu'on le connaît mieux et qu'on lui attribue une signification. L'espace demeure un concept plutôt abstrait jusqu'à ce que, grâce à l'expérience, on se lie soi-même à lui et qu'en faisant cela, on le transforme en ce qu'on appelle « a meaningful location » (Creswell 2004 : 7). Par le terme d'« expérience », Tuan entend les différentes manières à travers lesquelles on donne sens à une réalité et on la construit. Ces différentes manières d'appréhension de la réalité varient, selon

le géographe, « from the more direct and passive senses of smell, taste, and touch, to active visual perception and the indirect mode of symbolization » (Tuan 1977: 8-9). C'est donc à travers les sens et les processus de symbolisation qu'on fait l'expérience de l'espace et, grâce à cette expérience sensorielle et symbolique, qu'on transforme ce dernier en un lieu, c'est-à-dire en un espace doté de signification. Il s'agit d'une expérience multisensorielle et la multisensorialité, comme nous le rappelle David Howes, représente « notre façon habituelle de percevoir et d'être en relation au monde » (Howes 2003 : 120).

Sans vouloir entrer ici dans le débat sur l'anthropologie des sens ou anthropologie sensorielle (Howes 2013)⁸, je retiens cette dernière remarque sur le rôle des sens dans notre façon de percevoir et d'être en relation au monde parce qu'elle permet de donner sens au processus de remémoration, tel qu'il se manifeste dans les récits de mes interlocuteurs. Sens et mémoire sont profondément imbriqués, en effet, les associations entre plusieurs sens facilitant la récupération du souvenir (Candau 2005).

Au prisme de cette conception du lieu, espace habité de signification et incarné à travers l'expérience, j'ai considéré les multiples espaces évoqués dans les entretiens et sur le terrain. Parmi eux, j'ai choisi quelques exemples parmi ceux qui représentaient de véritables points denses : habités par des perceptions personnelles, des projections identitaires et des expériences émotionnelles.

Un premier point à situer, dans cette perspective, serait la ville où on est né et où on a grandi, et avec laquelle on nourrit un lien qui s'est construit à travers l'expérience multisensorielle. Qu'il s'agisse de Tripoli ou de Benghazi, le lien avec la mer et le *lungomare* de ces villes continue à être décrit d'une façon fortement émotionnelle qui renvoie à un lien quasi viscéral. Cela arrive au point que dans une réélaboration a posteriori de la migration, il est évoqué comme la raison pour laquelle beaucoup de Juifs de Libye se sont installés en Israël dans des villes donnant sur la mer. Parmi elles, on pourrait citer Netanya, mais aussi Ashkelon, Bat Yam. En réalité, du point de vue historique, l'installation des nouveaux immigrants (*olim chadashim*, en hébreu) en Israël pendant les années cinquante a été déterminée par les politiques de développement et d'urbanisation de l'État israélien, les préférences des immigrés n'étant absolument pas prises en considération (Bernstein 1981; Yiftachel, Tzfadia 2004; Kozlovsky 2008). Au-delà de son imprécision historique, ce discours de migration révèle pourtant la puissance de ce lien et son influence dans la reconstruction mémorielle.

Même dans les récits de ceux qui gardent des

souvenirs plutôt négatifs de leur vie en Libye, et qui plusieurs fois répètent « Rien ne me lie plus à la Libye », la mer demeure comme quelque chose de positif, malgré tout, dans leur mémoire. Le lien avec la nature est alors évoqué comme la seule chose dont on a nostalgie, comme il apparaît dans l'extrait d'un entretien avec A., qui me semble révélateur.

A. a quitté Tripoli en 1967, alors qu'une partie de la famille restait en Libye, en espérant que tout se résoudrait. Mais la situation en Libye continua de se détériorer, jusqu'à ce qu'A. cesse d'avoir des nouvelles de ses parents. En plus du traumatisme de la guerre et du départ soudain, A. a ainsi vécu un autre traumatisme, lié au destin incertain d'une partie de sa famille, celui de l'incertitude de jamais revoir ses proches.

Piera : Pour ce qui concerne la Libye, le lien avec le pays, est-ce qu'il s'agit d'un pays totalement éloigné...avez-vous jamais pensé à y revenir...

A. : Tenez compte que 44 ans sont passés, eh bien...oui, il y a quelques années j'aurais bien aimé y revenir parce que je ne peux pas oublier la couleur de la mer. Ma famille possédait 2 km de côte, et puis nous possédions une ferme où on cultivait des oliviers plantés par mon grand-père, l'huile était utilisée pour produire le savon, et moi, la couleur de la mer je ne l'ai jamais oubliée, ni le bruit de la mer, ni l'odeur de la mer... mais c'est sûr et certain que désormais elle n'est plus comme autrefois, parce que la pollution est arrivée là-bas aussi, il y a les raffineries de pétrole, l'ENI [...] [puis elle poursuit sur l'assassinat de Kadhafi] chez nous [Juifs] il est écrit qu'on ne doit pas se réjouir de la chute de l'ennemi et donc moi j'étais vraiment désolée quand ils le pourchassaient, parce que si la démocratie existe vraiment en Europe, ils auraient dû le traduire en justice, le laisser en vie [...] ils l'ont exécuté, mais il s'est agi d'une exécution voulue [...] et alors, oui, je voyais le drapeau [le drapeau des rebelles, le premier drapeau de la Libye indépendante en 1951] et j'éprouvais une sorte de sympathie pour ce drapeau parce que c'était le drapeau qu'on avait à l'école et je pensais : mais c'est le drapeau du pays où je suis née !...même si je savais bien que ce n'était pas mon propre pays, qu'ils n'avaient que haine envers nous, qu'ils crachaient sur moi... c'est dangereux de sortir de la maison !⁹

On ne retrouve aucune idéalisation du passé chez A., ses paroles démontrent à la fois une vision absolument désenchantée et privée d'illusions par rapport au présent de la Libye, et la persistance d'un lien encore très profond avec son lieu de naissance.

Souvenirs de la mer, de sa couleur et de ses

odeurs qui restent gravés dans l'esprit et soumis à l'impossibilité du retour au pays. Il faut rappeler que, dès 1970, le régime de Khadafi scelle l'impossibilité d'un retour en Libye pour tous les étrangers, les Italiens aussi bien que les Juifs. Le départ forcé des Juifs de Libye en 1967 représente à ce titre une véritable rupture dans leur propre histoire et avec leur propre géographie. La violence de cette rupture est rendue plus profonde encore par le fait qu'elle s'est produite sans que ses protagonistes en aient conscience, ou du moins pas complètement : « on pensait revenir à la fin de l'été, juste le temps que les choses se calment », disent souvent mes interlocuteurs. Si les souvenirs sont soumis à l'impossibilité de ce retour, ils sont en même temps prêts, toutefois, à se déclencher quand les exilés approchent cette mer, avec sa couleur et ses odeurs, comme le révèle le témoignage de M.

M. a quitté la Libye avant les émeutes du 1967. Partie en Italie pour poursuivre ses études, elle n'a plus fait retour dans sa ville de naissance. Néanmoins, le souvenir de la mer est inextricablement lié pour elle à la gaîté de la vie sociale qui se déroulait près de la plage, au *Beach Club* aussi bien qu'au *Underwater Club*. Cette sociabilité occupe une grande partie des souvenirs de M. : elle rappelle des journées entières passées à la mer, aux clubs, où chaque génération, parents aussi bien qu'enfants, trouvaient leur place et leurs amis.

En 2012, M. se rend en Tunisie, et c'est la première fois depuis son départ de Libye qu'elle s'approche géographiquement de son pays natal. C'est à l'île de Djerba qu'elle retrouve la sensation du « même » : le même sable, la même odeur, le même bruit que ceux qu'elle avait quittés il y a plus de quarante ans, et son esprit en est bouleversé.

M. : La Tunisie m'a profondément bouleversée.

Piera : C'est vrai ?

M. : Oui, beaucoup, quand nous sommes arrivés à l'île de Djerba, c'est l'endroit le plus proche de la Libye, je pense peut-être 30 km, le soir je suis allée à la plage, et je sentais le sable qui était le même, et le bruit de la mer et son odeur et j'ai commencé à courir et je hurlais, je hurlais, j'étais prise par une sorte de commotion, j'avais la forte sensation du même...¹⁰

Le récit de M. reste suspendu sur ce mot : « même », dont le contenu est construit par l'expérience sensorielle, qui « possède toujours une dimension combinatoire des sens » (Battesti 2013 :74). Le toucher, l'ouïe, l'odorat ont reconnecté M. avec un « lieu » de son passé : la mer de Tripoli, avec ses lieux de sociabilité auprès de la mer de Tripoli. Il s'agit d'un « lieu » et donc d'un

espace doué de signification parce qu'il est habité par les expériences émotionnelles et sensorielles de M., aussi bien que par les relations de sociabilité auxquelles il renvoie.

Souvenirs de la mer, de sa couleur et de ses odeurs, mais aussi dans les récits d'autres personnes que j'ai interviewées, souvenirs d'autres parties de la ville : des rues, des quartiers, des cafés. Il s'agit souvent de souvenirs précis qui se transforment, au cours de l'entretien, en un véritable plan de la ville, comme celui que V., un autre Juif de Libye que j'ai rencontré à Rome, me dessina sur un morceau de papier. En fait, dans la réélaboration de l'expérience migratoire, on retrouve très souvent l'élément de la carte, à travers laquelle ce sont de véritables cartographies intérieures qui prennent une forme graphique (Papotti 2011). Il s'agit en même temps d'une reconstruction imaginaire, faite à l'aide des objets qu'on a à disposition sur la table dans le salon où se déroule l'entretien : le cendrier devient le *Castello di Tripoli* (le Château de Tripoli), les serviettes en papier, pliées, se transforment en rue *Corso Sicilia* ou bien en rue *via Giacomo Leopardi*.

Parfois, on assiste même à une reconstruction concrète, dans le nouveau pays d'installation, du lieu que l'on a quitté. Beaucoup de travaux anthropologiques se sont ainsi engagés sur le terrain de l'espace et de sa relation avec la mémoire dans l'expérience de communautés, juives et non, ressortissantes de l'Afrique du Nord (Bahloul 1992 ; Benveniste 2000 ; Podselver 2000, 2001 ; Baussant 2002 ; Bordes-Benayoun 2005)¹¹. Dans la même ligne de recherche, quelques études qui concernent en particulier les communautés juives-libyennes se sont penchées sur la reconstruction de la synagogue d'Abu Shaif à Zeitan, un moshav pas loin de Lod (Roumani 2009), ou bien sur le transfert, tout à fait symbolique, des cimetières juifs de Libye à Rome, dans le cimetière monumental du Verano (Goldberg 1997). Ces derniers exemples de lieux sacrés transportés de Libye en Israël ou en diaspora, nous rappellent ce que Paul Ricoeur écrit à propos des lieux de mémoire, lieux qui « fonctionnent principalement à la façon des *reminders*, des indices de rappel, offrant tour à tour un appui à la mémoire défaillante, une lutte dans la lutte contre l'oubli, voire une suppléance muette de la mémoire morte. Les lieux demeurent comme des inscriptions, des monuments, potentiellement des documents » (Ricoeur 2000 : 49).

Il arrive aussi, néanmoins, qu'on reconstruise des ambiances plus quotidiennes et prosaïques, comme dans le cas de S. qui a organisé son bureau à Rome de la manière dont il l'avait organisé à Tripoli, comme il tient à le souligner : « S. : Mon bureau à Tripoli, c'est le même que celui-ci, la table

ainsi, c'est pareil... »¹². J'ai interviewé S. dans son bureau à Rome et je me souviens que son récit des événements de 1967 m'avait beaucoup frappée. Dans mon cahier de terrain, j'avais noté : *S. dit « ils ont brûlé une voiture dans la rue, sous la fenêtre » et il montre du doigt la fenêtre de son bureau*. Son récit extrêmement détaillé, mais surtout sa gestualité évocatrice m'avaient transportée sur la scène des émeutes de 1967, qui avaient éclaté suite au déclenchement de la guerre des Six-Jours. Je me souviens de ce moment précis dans l'entretien où j'ai eu l'impression que nous n'étions pas à Rome mais à Tripoli, dans son bureau à Tripoli, et que sa voiture était là-bas dans la rue, sous la fenêtre, courant le risque d'être brûlée. Il semblait pouvoir la voir encore.

Et pourtant, quand j'ai réécouté l'enregistrement de cette partie de l'entretien, je me suis aperçue que S. n'était pas là à ce moment-là, que c'était un ami qui lui avait raconté tout cela. Il le dit très clairement. J'ai mis de côté le sentiment de déception pour ma mauvaise mémoire et pour mes notes de terrain insuffisamment précises, et j'ai cherché plutôt à considérer cette combinaison entre reconstruction de l'espace du bureau, dans un sens de reconstruction du milieu où les faits se sont déroulés, et capacité d'interpréter un événement comme si on y avait véritablement participé. Le cas des souvenirs du soulèvement de 1947 à Madagascar étudié par Maurice Bloch pourrait être à cet égard révélateur (Bloch 1995)¹³. Bloch analyse la relation entre mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné et affirme que :

les caractéristiques de la mémoire autobiographique (ou épisodique) – c'est-à-dire son caractère non explicite, le fait que le souvenir puisse être évoqué de façon toujours nouvelle, la charge émotionnelle qu'il contient et la multiplicité d'aspects qu'il revêt – peuvent aussi s'appliquer à la mémoire d'un passé plus lointain dont les individus n'ont pas fait l'expérience directe. Ceci tient au fait que les évocations associées à des lieux ou à des objets transforment les récits qu'on a entendus d'autres personnes en expériences personnelles : les récits sont nourris par ceux qui les entendent à partir de processus inférentiels, en sorte que des événements dont on a seulement entendu parler peuvent faire l'objet de représentations aussi vives que le souvenir d'expériences personnelles (Bloch 1995).

Selon Bloch, représentation collective et processus psychologiques individuels concourent à former le souvenir du passé et à le transmettre¹⁴. Mon interviewé, S., avait écouté son ami raconter

ce qui s'était passé dans la rue, sous la fenêtre de son bureau, à sa voiture. Et, en raison de sa charge émotionnelle, on peut penser que ce récit qu'il avait retenu s'était transformé dans son esprit en une expérience de nature presque similaire à celle d'une expérience vécue¹⁵. L'espace du bureau de S., géographiquement et temporellement éloigné de l'événement des émeutes de 1967, est densément habité jusqu'au présent par les souvenirs du passé. Le récit des événements l'habite aussi et le charge émotionnellement au moment de notre rencontre. La mise en récit de sa mémoire autobiographique évoque un autre noyau fondamental de ma carte, dont il sera question dans la partie suivante : la parole ou bien « le lieu de parole ».

Lieux de parole

À travers les exemples que l'on vient de considérer, j'ai essayé d'esquisser la complexité de l'imbrication entre éléments géographiques, spatiaux et symboliques, et cherché à éclairer comment, à travers l'expérience multisensorielle, on transforme des espaces en lieux significatifs.

Dans cette partie de ma discussion, j'introduis un autre point dense dans la construction de la carte, que j'identifie comme « lieu de parole ». Dans l'expérience quotidienne, le « lieu de parole » est connu comme un moment et un espace où l'on peut « libérer » sa propre parole, sa subjectivité, son vécu. Je pense notamment à des groupes de soutien social ou à des organismes de formation et d'éducation qui proposent des « lieux de parole et d'écoute ». Il s'agit par exemple de groupes de parents coordonnés par des éducateurs : les parents peuvent échanger leur savoir-faire aussi bien que leurs questionnements, tandis que les spécialistes « sont là pour faire circuler la parole et lui donner sens »¹⁶. On se rapproche plutôt, ici, de la pratique psychothérapeutique, où le groupe de parole peut aussi être associé à un parcours de libération progressive de différentes formes d'addiction, ou bien être utilisé dans le traitement d'une expérience traumatique partagée (Zajde 2005).

De nouveau, mon usage de l'expression « lieu de parole » dans cette contribution est essentiellement métaphorique. Dans ce sens-là, il recoupe la même approche que celle que j'ai adoptée dans le cas du langage géographique et cartographique. Par « lieu de parole », j'entends un moment/espace de relation où l'on peut donner du sens à travers la mise en mots de notre vécu, où l'on peut évoquer et exprimer son propre parcours migratoire dans un contexte de relation.

Afin de l'utiliser comme catégorie interprétative,

je me réfère ici au concept de lieu anthropologique élaboré par Marc Augé. Selon l'anthropologue, le lieu peut être conçu comme une « construction concrète et symbolique de l'espace à laquelle se réfèrent tous ceux à qui elle assigne une place [...] et simultanément principe de sens pour ceux qui l'habitent et principe d'intelligibilité pour celui qui l'observe » (Augé 1992 : 68). L'expérience que je m'appête à discuter représente ainsi un « événement de parole » à travers lequel on a donné du sens à une partie du parcours migratoire des Juifs de Libye. L'événement de parole s'est construit comme principe de sens pour les intervenants et comme principe d'intelligibilité pour moi qui les observais. Dans ce sens-là, je l'interprète comme un lieu et je l'ajoute à ma carte.

Dans le cadre de mon travail de terrain, j'ai participé à une initiative qui s'est passée à Rome, au centre culturel Pitigliani de la communauté juive de Rome. Le titre évoquait des lieux significatifs : *Dalle dune a piazza Bologna* [Des dunes à la place Bologna, 13/06/2012]. Si les dunes rappellent évidemment le désert de la Libye (à noter pourtant que l'image de l'affiche était celle du *lungomare* de Tripoli), *piazza Bologna* est une place à Rome, autour de laquelle un grand nombre de familles juives libyennes se sont installées en 1967 et pendant les années successives¹⁷. Il s'agit d'un phénomène urbain qui a intéressé aussi les démographes (Cascchia, Natale 2012). En fait, *piazza Bologna* est devenue une zone de la ville fortement habitée par les Juifs libyens et, à ce titre, elle symbolise vraisemblablement l'installation de la communauté même dans la ville.

Au cœur de *piazza Bologna* se trouve encore aujourd'hui un petit café, qui était déjà là en 1967, au moment de l'émigration de Libye : la *Casina fiorita* [La petite maison fleurie]. De ce petit café, on m'avait parlé dès le premier entretien que j'avais conduit. Avec V., on était en train de parler de la difficulté vécue surtout par les pères à s'installer dans le nouveau contexte. Elle disait ne pas s'être aperçue de cette difficulté chez son père, mais lors de notre conversation, elle se souvenait très bien de ce petit café qui, à son avis, avait joué le rôle de « centre communautaire », en particulier pour les hommes, les pères. Son père aussi y allait.

V. : Une fois, j'ai parlé avec une psychologue et je lui ai dit que, peut-être, je n'avais pas vécu, moi, ce traumatisme [du départ soudain et du déracinement de son pays] dans une mesure aussi forte que celui vécu dans d'autres familles. Mais elle m'a répondu « Eh bien, ce n'est pas vrai, parce que si vous saviez combien de personnes sont tombées dans la dépression, etc. », en tout cas il

s'agit d'une rupture. [...] Oui, peut-être le fait qu'il y avait une communauté a joué un rôle important, moi, je me souviens par exemple d'un endroit où ils se retrouvaient à *piazza Bologna*, tout le monde y allait parce qu'ils avaient le besoin de se retrouver, peut-être ça a aidé. Je me souviens qu'il y avait un petit café, la *Casina fiorita*, tout le monde était là-bas, il se trouvait à *piazza Bologna*, il s'agissait d'un lieu pour se rencontrer, c'était un lieu de rencontre, et puis chacun a essayé, a commencé à travailler, à faire quelque chose, et puis il y avait les enfants, les familles étaient très nombreuses, on a recommencé.¹⁸

La question de la difficulté vécue par beaucoup d'hommes, de pères, à s'installer dans le nouveau contexte, à retrouver leur place dans l'espace familial et social n'est pas une expérience juive ou libyenne exclusivement. On en revient à ce que j'annonçais au début de cet article, c'est-à-dire à la nécessité de saisir l'expérience juive libyenne dans sa spécificité mais aussi comme relevant de l'expérience plus largement partagée de la migration.

Et pourtant, la question de la difficulté des hommes adultes, des pères en particulier, à s'intégrer semble particulièrement forte et redondante dans les récits que j'ai recueillis. Elle fut également abordée lors de la soirée *Dalle dune a piazza Bologna*, qui n'était pas principalement une célébration conviviale de l'arrivée des Juifs de Libye à Rome. Il s'agissait plutôt d'une réflexion collective sur ce qui s'était passé, chacun étant libre d'intervenir, c'était un lieu de parole, l'atmosphère étant celle d'un groupe qui pousse à réfléchir sur quelque chose que le groupe entier a vécu. L'un des invités, M. David Meghnagi, professeur de psychologie, né à Tripoli et émigré à Rome en 1967, aborda le thème du traumatisme vécu de manière différente par les différentes générations des Juifs libyens, une fois déracinés de leur pays. Je transcris ci-après les paroles si puissamment évocatrices de l'intervenant :

David Meghnagi : « Si vous avez noté, dans les entretiens, tous parlent bien de leur père, il y a une raison : c'est parce qu'il était un père vaincu et qu'un père vaincu doit être protégé. Nous les avons vus, nos parents, âgés de 50, 60 ans, arrivant ici, déracinés, des personnes qui jouaient un rôle important dans la famille et qui, d'emblée, ont perdu ce rôle, d'un côté parce que dans un nouveau contexte social ils ne pouvaient plus diriger la famille comme ils le faisaient auparavant, ils n'avaient plus l'honorabilité sociale qu'ils avaient avant. Nous avons eu des présidents de communauté qui tout à coup devenaient des personnes invisibles ici, des rabbins importants qui n'ont jamais été incorporés dans le collège rabbinique

italien, aucun de nos rabbins n'a été incorporé ici en Italie : ils sont devenus des personnes presque invisibles. Alors, les fils les ont protégés, ils n'ont pas seulement observé le précepte divin de respecter le père, mais ils ont ressenti le besoin de faire revenir la joie qui avait disparu du visage des pères. Moi, j'ai rencontré des gens en Israël, je me souviens de Buaron, le père de Vivien, après beaucoup d'années, dans son petit magasin à Bat Yam, lui qui parlait l'arabe parfaitement, qui négociait avec les autorités, qui gérait toute une série d'activités importantes et était respecté par tous. Mais ses fils lui donnaient le respect dont la société l'avait privé d'un jour à l'autre, quand la personne avec laquelle tu as travaillé pendant 40 ans ne te salue même plus. Donc les traumatismes sont différents : il y a le traumatisme des adultes qui se retrouvent tout à coup déracinés, ils entrent dans un monde où ils ne comptent pas, où ils ne savent pas opérer socialement, et c'est un traumatisme terrible, il s'agit de la perte du sens de l'existence. Et le sens de l'existence peut être rendu seulement par tes fils, mais à la condition que les fils soient capables de garder en eux-mêmes le sens de respect pour la figure paternelle vaincue et lui donner vie en soi-même comme une figure gagnante. Ceci représente l'aspect le plus passionnant de la vie de la communauté juive de Libye, cette capacité de « racheter » les parents, de les faire se sentir importants.¹⁹

L'expérience des fils n'était pas la même que celle des pères, ces derniers apparaissant souvent comme des vaincus aux yeux de leurs propres fils dans la « bataille » de la migration. Précisément en réaction à cette intervention, une jeune dame assise à mes côtés s'émue aux larmes, mais elle n'était pas la seule. Toute la salle apparaissait comme prise par cette parole qui, peut-être, donnait un sens à une expérience évidemment largement partagée par les gens présents.

J'identifie ce moment/espace comme un « lieu de parole » parce qu'il marque un moment de « construction de sens » de ce parcours migratoire. À ce titre, on avait marqué un autre point sur la « cartographie » de cette communauté parmi les autres qui constituent le parcours migratoire des Juifs libyens. Symboliquement, on pourrait dire que, au cœur de *piazza Bologna*, emblème de l'installation des Juifs de Libye à Rome, il y avait et il y a encore la *Casina fiorita*, qui évoque toute la difficulté et la fragilité liées au parcours migratoire.

Pour la génération des pères, la *Casina fiorita* représentait un lieu de rencontre et, dans le sens où on l'a utilisé dans l'article, elle a aussi représenté un « lieu de parole ». Pour la génération des fils, une construction de sens « a eu lieu » dans l'expérience partagée

d'une soirée communautaire, on a ajouté une coordonnée de signification à des « passages » importants des trajectoires personnelles et collectives.

On pourrait s'interroger pour savoir si, dans l'expérience juive-libyenne, d'autres événements de parole donnent forme à des « lieux de parole ». Je pense notamment à tout ce qui relève d'un vaste mouvement de valorisation et de transmission du patrimoine juif libyen : mise en musée, publication de mémoires, écriture de romans, création de sites internet, mise en scène de pièces théâtrales et autres formes artistiques. Est-ce que ces événements de parole identifient des lieux, et donc des points denses de relations, perceptions, projections identitaires ? Sans doute, ils témoignent d'une volonté à la fois de mémoire et de patrimonialisation, deux éléments qui représentent, comme nous le rappelle Michèle Baussant (Baussant 2012 : 46) à propos des Juifs d'Égypte en France, deux processus distincts et pourtant complémentaires dans la construction du passé. Tout cela nécessiterait toutefois d'être considéré avec plus d'ampleur et de profondeur et pourrait constituer en soi le sujet d'une autre contribution.

Conclusion

Je suis tripolite, *oueld bb'ar*, fils de la mer comme les gens de Tripoli appellent les enfants qui y ont vu la lumière pour la première fois. La mer, la Méditerranée : je suis l'héritier de cette mémoire-là et j'appartiens à cette éternité-là.

(Kamal Ben Hameda 2001 :12)

Dans cet article, j'ai tenté d'esquisser une possible « cartographie des lieux migratoires de la diaspora juive-libyenne » et j'ai adopté le concept de lieu, comme espace doté de sens et habité par des relations sociales, pour identifier des points significatifs dans les parcours migratoires des Juifs de Libye. Du point de vue méthodologique, je me suis tenue à l'analyse des entretiens et récits de vie que j'ai pu recueillir auprès de Juifs de Libye émigrés en Italie après 1967, l'objectif étant celui d'essayer de rendre compte du point de vue de l'acteur et de produire des connaissances « *in situ* » (De Sardan 1995), selon la tradition anthropologique dans laquelle s'inscrit ma démarche. Le recours à ce type de sources se fonde sur la pertinence du choix des méthodes qualitatives et des approches biographiques dans l'exploration de la relation entre migration et « sens du lieu » (Mendoza, Morén-Alegret 2013).

Dans la construction de cette cartographie, il était fondamental de tenir compte de la polarité

entre l'espace neutre et géométrique où des flux quantitatifs d'êtres humains se déplacent, et les lieux conçus comme des points denses, auxquels on attribue des valeurs, des perceptions personnelles, des projections identitaires, des expériences émotionnelles.

À travers les exemples choisis parmi la richesse et l'hétérogénéité des expériences vécues par les Juifs libyens dans leur parcours migratoires, j'ai essayé de démontrer comment les Juifs de Libye que j'ai rencontrés partagent des points qui sont communs aux expériences de migration d'autres communautés et en même temps comment ils construisent des lieux anthropologiques-relationnels qui leur sont propres.

La construction d'une carte des lieux migratoires de la diaspora juive-libyenne se révèle, dans ce sens, un instrument heuristique viable et fécond pour appréhender le « fait juif-libyen » dans sa trajectoire migratoire. Sa valeur heuristique se fonde sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une simple mise en page cartographique, d'un ensemble de points sur un espace neutre, mais d'une cartographie animée, dynamique, vivante, chaque fois recréée à l'occasion de la rencontre, et nourrie par les expériences, les voix, les images évoquées par les protagonistes des entretiens²⁰. Pour ces raisons, le modèle heuristique de la cartographie me semble ouvrir de nouvelles pistes d'interprétation et d'appréhension de la diaspora juive – libyenne, parmi d'autres expériences migratoires ressortissant de la région maghrébine.

Notes

¹ 08-09/11/2011: *Tensioni coloniali. Italia e Libia tra età degli Imperi, fascismo ed eredità postcoloniali; Ebrei tra Italia e Libia. Una ricerca su rappresentazioni, appartenenze ed eredità postcoloniale*, séminaire d'études par Barbara Spadaro au Dipartimento di Studi sull'Asia e l'Africa Mediterranea – Ca' Foscari, Venezia.

² Entre juin 2011 et septembre 2013 j'ai pu recueillir presque 60 entretiens entre Israël, l'Italie, la Grande Bretagne et la France. Les entretiens ont été conduits dans le cadre de ma recherche de doctorat et en collaboration avec Barbara Spadaro, en tant que chercheuses du projet « Mapping Living memories. The Jewish Diaspora from Libya across Europe and the Mediterranean » de la Fondazione CDEC : <http://www.cdec.it/home2.asp?idtesto=1355>.

³ Thèse de doctorat en cotutelle : en *Lingue e Civiltà dell'Asia e dell'Africa Mediterranea* à l'Université Ca'

Foscari de Venise et en Anthropologie sociale et historique à L'EHESS. Titre provisoire de la thèse: *La diaspora juive de Libye (1948-1967) : (re)composition d'une identité migratoire « Libyenne-juive » diasporisée entre Israël et l'Italie ?*.

⁴ Les entretiens constituent le cœur de mon travail, auxquels s'ajoutent : matériaux d'archive ; visites aux musées et centres d'héritage dédiés aux Juifs de Libye ; participation à des événements collectifs et aux échanges sur le web ; analyse de textes littéraires et autobiographiques.

⁵ Saadoun cite en guise d'exemples les Juifs dans l'économie libyenne, des aspects de la symbiose judéo-arabe, la littérature rabbinique, la poésie hébraïque, la presse, l'activité politique en général et le rôle des juifs dans le développement de la culture italienne en Libye (Saadoun 2007).

⁶ Pour le projet *Diorama Map London*: <http://www.soheinishino.com/en/>; http://www.michaelhoppengallery.com/artist,show,3,161,0,0,0,0,0,sohei_nishino.html

⁷ L'usage métaphorique de la catégorie « carte » relève de mon choix d'appliquer un filtre spatial aux sources principales de mon enquête : récits de vie aussi bien que d'autres narrations collectives. Si la carte représente l'instrument de mise en forme de mon appréhension de ces « traces singulières et partagées » (Candau 2002), le filtre spatial n'est pas pour autant le seul que j'utilise. À son côté, j'ai choisi d'explorer l'ensemble des données discursives de mes interlocuteurs à travers un autre filtre : celui des objets et des pratiques matérielles évoqués et mobilisés dans les récits (de Certeau, Girard, Mayol 1990-1994 ; Appaduraj 1986 ; Spyer 1998 ; Edwards, Hart 2004). Ce sera la comparaison entre ces deux filtres appliqués à un même champ de données qui permettra de saisir l'apport théorique et méthodologique que chacun d'entre eux introduit « dans l'émique et sur l'émique » (De Sardan 1998). Cette comparaison nécessite une discussion approfondie dans le cadre de mon travail de doctorat ; dans l'espace de cette contribution, elle peut être évoquée mais pas traitée en profondeur.

⁸ Voir aussi les débats entre Pink, Howes et Ingold dans la « *Debate Section* » de la revue *Social Anthropology/Anthropologie Sociale* vol.18 n.3 (2010) et vol.19 n.3 (2011).

⁹ Entretien avec A., Rome 28/11/2011.

¹⁰ Entretien avec M., Rome 04/07/2013.

¹¹ Je cite seulement, sans pourtant la traiter, toute la question actuelle de la relation entre mémoire et espace, comme le rappelle Chantal Bordes-Benayoun (2012) par rapport à la diaspora.

¹² Entretien avec S., Rome 22/02/2012.

¹³ Document en ligne consulté le 12 mai 2013.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ Ibid.

¹⁶ <http://www.lafarandole-annonay.fr/Un-lieu-de-pa-rolle-et-d-ecoute.html>

¹⁷ Des familles juives de Libye étaient en fait déjà installées dans la zone de Piazza Bologna à Rome avant la grande vague d'émigration de 1967.

¹⁸ Entretien avec V., 27/06/2011.

¹⁹ <http://www.italiaebraica.it/italiaebraica/video-gallery/viewvideo/263/10-video-storici-e-nostalgici/dalle-dune-a-piazza-bologna.html>

²⁰ Je remercie Mme Tania Rossetto, géographe, pour les suggestions échangées sur cette thématique au cours d'un entretien personnel.

Références

Abécassis F., Faiü, J.F.

2011 « Le monde musulman : effacement des communautés juives et nouvelles diasporas depuis 1945 », in A. Germa, B. Lellouch, E. Patlagean (dir.), *Les Juifs dans l'histoire*, Éditions Champ Vallon, Seyssel : 815-840.

Agnew J.A.

2011 « Space and Place », in J.A. Agnew, D.N. Livingston (eds), *The Sage Handbook of Geographical Knowledge*, Sage, London : 316-331.

Antonsich M.

2010 « Meanings of place and aspects of the Self : an interdisciplinary and empirical account », in *GeoJournal* 75: 119-132.

Appaduraj A.

1986 (ed.), *The social Life of things. Commodities in cultural perspective*, Cambridge University Press.

Attal R.

2010 *Yahadut Tzfon Afrika. Bibliographia. Les Juifs d'Afrique du Nord. Bibliographie. Supplément à l'édition du 1993*, Jérusalem. [Hébreu et Français]

Augé M.

1992 *Les non-lieux*, Éd. du Seuil, Paris.

- Azria R.
2013 *Les Lieux du judaïsme*, Le Cavalier Bleu, Paris.
- Bahloul J.
1992 *La maison de mémoire : ethnologie d'une demeure juéo-arabe en Algérie, 1937-1961*, Ed. Métailié, Paris.
- Baldinetti A.
2010 *The Origins of the Libyan Nation. Colonial legacy, exile and the emergence of a new nation-state*, Routledge, London.
- Battesti V.
2013 « 'L'ambiance est bonne' ou l'évanescence rapport aux paysages sonores au Caire. Invitation à une écoute participante et proposition d'une grille d'analyse », in Candau J., Le Godinec M.-B. (dir.), *Paysages sensorial. Essai d'anthropologie de la construction et de la perception de l'environnement sonore*, CTHS : 71-93.
- Baussant M.
2002 *Pieds-noirs : mémoires d'exils*, Stock, Paris.
2012 « Heritage and memory: the example of an Egyptian Jewish Association », in *Revue Internationales des Sciences Sociales*, 203-204 : 45-56.
- Ben Hameda K.
2001 *La mémoire de l'absent*, L'Harmattan, Paris.
- Benveniste A.
2000 « Sarcelles, du grand-ensemble à la ville juive », in C. Bordes-Benayoun (dir.), *Les juifs et la ville*, PUM, Toulouse : 71-78.
- Bernstein D.
1981 « Immigrant transit camps – the formation of dependent relations in Israeli society », in *Ethnic and Racial Studies*, 1, 4 : 26-43.
- Bloch M.
1995 « Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné », in *Enquête, Usages de la tradition* [En ligne], mis en ligne le 28 février 2007. URL : <http://enquete.revues.org/document309.html>.
- Bordes-Benayoun C.
2005 « De la rue ethnique au vaste monde », in J. Bridy (dir.), *La rue*, PUM, Toulouse : 281-293.
2012 « La diaspora ou l'ethnique en mouvement », in *Revue Européenne des Migrations Internationales* 28,1: 13-31.
2014 « Introduction à une socio-anthropologie des judaïsmes », in C. Bordes-Benayoun (dir.), *Socio-anthropologie des judaïsmes*, Éditions Honoré Champion, (à paraître).
- Brauch J., Lipphardt A., Nocke A.
2008 (eds) *Jewish Topographies. Visions of Space, Traditions of Place*, Ashgate.
- Brioni S.
2012 (ed.) *Somalitalia: Quattro Vie per Mogadiscio. Somalitalia: Four Roads to Mogadishu*, con allegato il documentario *La quarta via: Mogadiscio*, Kime-rafilm, Pavia-Roma.
- Candau J.
2002 « Traces singulières, traces partagées ? », in *Socio-anthropologie* [en ligne], 12 | 2002, mis en ligne le 15 mai 2004, consulté le 07 avril 2014. URL : <http://socioanthropologie.revues.org/149>
2005 *Anthropologie de la mémoire*, Armand Colin, Paris.
- Caquard S.
2014 « Cartography III: A post-representational perspective on cognitive cartography », in *Progress in Human Geography* (online first) (doi: 10.1177/0309132514527039)
- Casacchia O., Natale L.
2012 « Italiens d'origine libyenne à Rome: La formation d'une population à partir d'un flux en voie d'épuisement », in *Popolazione e storia [SIDE S Società Italiana di Demografia Storica]*, 2: 91-115.
- Chételat J.
2013 « La cartographie sonore comme révélateur de l'identité urbaine », in J. Candau J., M.-B. Le Godinec M.-B. (dir.), *Paysages sensorial. Essai d'anthropologie de la construction et de la perception de l'environnement sonore*, CTHS : 199-211.
- Cresswell T.
2004 *Place. A short Introduction*, Blackwell Publishing.
- De Certeau M., Giard L., Mayol P.
1990-1994 *L'invention du quotidien*, Gallimard, Paris.
- De Felice R.
1978 *Ebrei in un paese arabo. Gli ebrei nella Libia contemporanea tra colonialismo, nazionalismo arabo e sionismo (1835-1970)*, il Mulino, Bologna.
- Edwards E., Hart J.
2004 (eds) *Photographs Objects Histories. On the Materiality of Images*, Routledge, London and New York.
- Fonrobert C. E.
2009 « The New Spatial Turn in Jewish Studies. Review Essay », in *AJS Review* 33, 1: 155-164.

- Goldberg H. E.
 1997 « Gravesites and Memorials of Libyan Jews. Alternative Versions of the Sacralization of Space in Judaism », in E. Ben-Ari, Y. Bilu (eds), *Grasping Land. Space and Place in Contemporary Israeli Discourse and Experience*, State University of New York Press, Albany: 47-61.
 2012 « The notion of “Libyan Jewry” and its cultural-historical complexity », in *La bienvenue et l'adieu | 2: Migrants juifs et musulmans au Maghreb (XV^e-XX^e siècle)* [online]. Casablanca: Centre Jacques-Berque, 2012. <http://books.openedition.org/cjb/194>.
- Green N.
 2002 *Repenser les migrations*, PUF, Paris.
- Hacohen D.
 2003 *Immigrants in Turmoil*, Syracuse University Press, Syracuse, New York.
- Howes D.
 2003 « Évaluation sensorielle et diversité culturelle », in I. Urdapilleta, D. Duboi (dir.), *Évaluation sensorielle et psychologie cognitive, Psychologie française*, 48, 4 : 117-125.
- Khadduri M.
 1967 *Modern Libya : A Study in Political Development*, The John Hopkins University Press, Baltimore.
- Kozlovsky R.
 2008 « Temporal State of Architecture. Mass Immigration and Provisional Housing in Israel », in S. Isenstadt, K. Rizvi (eds), *Modernism and the Middle East. Architecture and Politics in the Twentieth Century*, University of Washington Press, Seattle: 139-160.
- Lawrence D., Low Setha M.
 1990 « The Built Environment and Spatial Form », in *Annual Review of Anthropology*, 19: 453-505.
- Lewicka M.
 2011 « Place attachment: How far have we come in the last 40 years? », in *Journal of Environmental Psychology*, 31: 207-230.
- Low Setha M., Lawrence-Zúñiga D.
 2003 (eds), *The Anthropology of Space and Place. Locating Culture*, Blackwell Publishing.
- Magiar V.
 2003 *E venne la notte. Ebrei in un paese arabo*, Giuntina, Firenze.
- Mann B.
 2006 *A Place in History: Modernism, Tel Aviv and the Creation of Jewish Urban Space*, Stanford University Press.
 2012 *Space and Place in Jewish Studies*, Rutgers University Press.
- Martel A.
 1991 *La Libye 1835-1990 : essai de géographie historique*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Mendoza C., Morén-Alegret R.
 2013 « Exploring methods and techniques for the analysis of senses of place and migration », in *Progress in Human Geography*. DOI: 10.1177/0309132512473867
- Olmedo E.
 2011 « Cartographie sensible, émotions et imaginaire », in *Visions cartographiques – les blogs du Diplo* : <http://blog.mondediplo.net/2011-09-19-Cartographie-sensible-emotions-et-imaginaire>
- Papotti D.
 2011 « L'approccio della geografia alla letteratura dell'immigrazione : riflessioni su alcune potenziali direzioni di ricerca », in F. Pezzarossa, Rossini I. (eds), *Leggere il testo e il mondo : vent'anni di scritture della migrazione in Italia*, CLUEB, Bologna: 65-84.
- Paul-Lévy F., Segaud M.
 1983 *Anthropologie de l'espace*, Centre Georges Pompidou, Centre de création industrielle, Paris.
- Podsolver L.
 2000 « De la périphérie au centre : Sarcelles ville juive », in C. Bordes-Benayoun Chantal (dir.), *Les juifs et la ville*, PUM, Toulouse : 78-90.
 2001 « Le pèlerinage tunisien de Sarcelles », in *Socio-anthropologie* [mis en ligne le 15 janvier 2003]. Consulté le 10 décembre 2012. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/index157.html>.
- Ricœur P.
 2000 *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris.
- Roberts L.
 2012 (ed.) *Mapping Cultures : Place, Practice, Performance*, Palgrave Macmillan, Basingstoke.
- Roeskens T.
 2009 Videomappings: Aida, Palestine. *Vidéocartographes : Aïda, Palestine*, Lowave, Batoutos.
- Roumani J.
 2008 *The Jews of Libya. Coexistence, Persecution, Re-*

- settlement, Sussex Academic Press, Brighton.
- 2009 « From Zliten to Zetan: The Journey of a Libyan Jewish Community and a Tale of Lag B'Omer », in *Covenant, The Global Jewish Magazine*, 1, 3: 75-78.
- Saadoun H.
2007 (ed.) *Luv*, A.R.T., Tel Aviv [en Hébreu]
- Sanguin M. A-L.
1981 « La géographie humaniste ou l'approche phénoménologique des lieux, des paysages et des espaces », in *Annales de Géographie*, 90, 501 : 560-587.
- Sardan J-P. O. de
1995 « La politique du terrain », in *Enquête, Les terrains de l'enquête*, [En ligne], mis en ligne le 1 février 2007. URL : <http://enquete.revues.org/document263.html>
1998 « Émique », in *L'Homme* 38, 147: 151-166.
- Spyer P.
1998 (ed.), *Border Fetishisms: Material Objects in Unstable Places*, Routledge, New York and London.
- Trevisan Semi E.
2014 « Entre le contexte oublié et l'hégémonisation du 'fait juif' : quelques réflexions à partir du narratif sioniste », in C. Bordes-Benayoun, *Socio-anthropologie des judaïsmes*, Éditions Honoré Champion (à paraître).
- Trevisan Semi E., Rossetto P.
2012 « Memory and Forgetting among Jews from the Arab-Muslim Countries. Contested Narratives of a Shared Past », in *Quest. Issues in Contemporary Jewish History. Journal of Fondazione CDEC*, 4; url: www.quest-cdecjournal.it/.
- Trevisan Semi E., Sekkat Hatimi H.
2011 *Mémoire et représentations des juifs au Maroc. Les voisins absents de Meknès*, Éditions Publisud, Paris.
- Tuan Y.F.
1977 *Space and Place. The Perspective of Experience*, University of Minnesota Press, Minneapolis.
- Vandewalle D.
2006 *A History of Modern Libya*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Warf B., Arias S.
2009 « Introduction: the reinsertion of space into the social sciences and humanities », in B. Warf, Arias S. (eds), *The Spatial Turn. Interdisciplinary perspectives*, Routledge, London and New York: 1-10.
- Yiftachel O., Tzfadia E.
2004 « Between Periphery and 'Third Space': Identity of Mizrahim in Israel's Development Towns », in A. Kemp et al. (eds), *Israelis in Conflict*, Sussex Academic Press: 203-235.
- Zajde N.
2005 *Enfants de survivants. La transmission du traumatisme chez les enfants des Juifs survivants de l'extermination nazie*, Odile Jacob, Paris.